

biles de la Côte d'Or, précédant les forces qui, la veille, avaient chassé les Allemands de Bagneux, Chatillon et Clamart. Les Bavaurois se sont défendus avec opiniâtreté, et l'action a duré jusqu'à 1 heure de l'après-midi. Vers midi, les Bavaurois avaient essayé de gagner la forteresse allemande de Choisy-le-Roi par une retraite simulée. Mais leur tactique fut découverte par les gardes mobiles, dont une partie continua à les presser de front, tandis que le gros de leurs forces, s'avancant obliquement sous le couvert des bois sur la route de Chevilly, assaillit furieusement le flanc de l'ennemi et la mit en déroute complète.

Le résultat de cette série de sorties heureuse est de donner aux troupes de Paris la liberté d'opérer sur les derrières de l'armée allemande à Orléans, ainsi que contre les positions prussiennes sur la route de Lyon. Les Français construisent activement des ouvrages de terre en avant des forts d'Ivry et de Charenton, à la jonction de la Seine et de la Meuse. Une communication indépendante a été établie entre ces deux forts par un pont jeté sur la Seine.

Les Prussiens ont perdu tant de monde dans l'engagement de Bagneux, dont on a déjà lu les détails, qu'ils durent demander un armistice de six heures pour enterrer les morts.

En dehors de ces batailles et de quelques autres sorties de Paris, il n'y a rien dans les nouvelles de la semaine dernière qui mérite une grande considération. Une foule de rumeurs plus ou moins émouvantes ont été tour à tour confirmées et démenties.

C'est ainsi qu'on disait samedi soir que Bazaine avait fait une sortie victorieuse avec toute son armée et qu'il s'était fait un chemin à travers l'armée prussienne et marchait rapidement sur Paris.

Et des fugitifs de Metz rapportaient que la république avait été proclamée et que Bazaine ayant voulu réprimer ce mouvement républicain, avait été fusillé.

On a fait sortir Bazaine tant de fois qu'on ne doit plus accepter avec la plus grande réserve ce qu'on dit de ses mouvements et de ses actes.

On a aussi prétendu qu'il était en pourparler avec le roi de Prusse et qu'il devait capituler et qu'il s'était même rendu sous la condition que la dynastie Napoléonienne serait rétablie par les armes prussiennes et que lui-même serait fait régent de France avec le prince Impérial sur le trône. Ce serait encore une triste action, le pendant de Sedan. Espérons que Bazaine n'aura pas combattu si bravement jusqu'à présent pour faire une pareille chute. Le siège de Paris n'avance pas très rapidement. Il paraît que Trochu a des canonniers, deux en particulier, qui font des merveilles.

Le fameux canonnier dont la justesse de tir fait l'admiration de tout Paris, s'appelle Christmann. C'est un alsacien engagé volontaire, il est âgé de vingt-deux ans. A lui seul, il a déjà démonté quarante-sept pièces à l'ennemi; tire habituellement avec une pièce de seize qui porte à neuf kilomètres.

Cet admirable pointeur qui a lui seul presque un régiment, a un compétiteur qui se nomme Lafite. Tous deux étaient à Grévy. Ils sont reconnus pour être les plus adroits pointeurs de l'armée.

Ils sont d'une adresse telle qu'autant de batteries qui ont le malheur de venir s'établir à portée de leurs pièces sont autant de batteries sacrifiées.

Ils appartiennent à la quinzième batterie montée d'artillerie de marine et des colonies.

Il est encore rumeur que les grandes puissances vont intervenir pour obtenir une armistice afin de donner le temps au nouveau gouvernement de faire des élections. Pourvu que les Français ne se battent pas entre eux pendant cette armistice qui serait d'un mois.

L'ARMÉE ALLEMANDE A LA FIN DE SEPTEMBRE.

Voici d'après des informations que nous avons lieu de croire sérieuses, un aperçu approximatif des pertes de l'armée allemande en morts, blessés, disparus et malades :

Le nombre des malades est, sur 1,124,000 (chiffre total des armées de la Confédération du Nord, avec les trois bans de la landwehr,) évalué à.....	50,000
Celui des morts, blessés et disparus jusqu'au 17 août.....	150,200
Celui des morts à Jaumont.....	15,000
Celui des blessés le même jour.....	30,000
Disparus le même jour.....	3,000
Metz, du 19 août au 19 septembre.....	20,000
Blessés do.....	60,000
Disparus do.....	5,000
Morts à Buzancy, etc.....	100
Blessés do.....	500
Disparus jusqu'à la bataille de Beaumont (30 août).....	400
Morts à Beaumont (3,000).....	3,000
Blessés à Beaumont.....	10,000
Disparus do.....	1,000
Morts à Douzy (3 août).....	5,000
Blessés do.....	1,500
Morts à Sedan (1er sept).....	8,000
Blessés do.....	30,500
Disparus do.....	4,000
Morts dans les combats sous Strasbourg, Toul, Verdun, etc., du 18 août au 15 septembre.....	5,000
Blessés, do.....	25,000
Disparus, do.....	3,000
Morts en diverses circonstances, depuis le 2 jusqu'au 10 septembre.....	800
Blessés, do.....	4,000
Disparus, do.....	1,200
Total général.....	456,400

Ajoutons à 450,000 hommes hors de combat, 350,000 devant Paris, 100,000 devant Metz, 60,000 devant Strasbourg, 40,000 devant Bitche, Phalsbourg, Thionville, Montmédy, Verdun, Mézières,

On arrive à un total de 1,000,000 d'hommes.

Si l'on admet le chiffre officiel d'un million deux cent mille hommes comme représentant le maximum des forces de l'Allemagne pour faire le service des places, observer les frontières de l'est et du sud, assurer les communications, garder les prisonniers, combler les vides qui se produisent chaque jour dans l'armée d'invasion, deux cent mille hommes seulement.—*Journal Français.*

Des 3,000 employés dans les bureaux du Trésor environ 1,100 sont des femmes dont quelques-unes occupent de hautes positions en accord avec l'acte du congrès passé à la dernière session aux États-Unis.

FAITS DIVERS.

MURDRE.—On nous apprend que mardi dernier un nommé Bernier, de St. Pascal, a été tué à coups de couteaux, par un individu du nom de Nadeau, de la Rivière-du-Loup. Ils se trouvaient tous les deux à bord d'un vapeur, et se rendaient aux chantiers de M. Price, au Saguenay.

La querelle s'éleva à la suite de trop copieuses libations et se termina ainsi d'une manière tragique.—*Courrier du Canada du 17.*

ASCENSION.—Ca semaine dernière un jeune garçon de 10 ans fut enlevé à Bridgeport, à la hauteur de plus de 70 pieds par un énorme cerf-volant. Il était à jouer avec des camarades, lorsqu'il lui prit fantaisie de s'attacher la corde autour du corps. Comme il était léger et le cerf-volant immense, ce nouvel aéroneut alla se promener dans l'air, à l'instar de ses confrères de Paris. Cramponné à la corde, il flotta comme une plume entre le ciel et la terre l'espace de cinq minutes. Le vent tomba heureusement, et le cerf-volant commença à descendre tranquillement avec son passager aventureux, et alla le déposer sur la toiture d'une maison. On alla à son secours et on le trouva tenant la cheminée de ses deux bras et muet de frayeur. Transporté chez ses parents, on le mit au lit où il git dangereusement malade d'une fièvre cérébrale.

Pendant que le Rév. M. Stewart était occupé à baptiser dans l'Eglise Baptiste de la rue Bond à Toronto sa montre et sa chaîne lui furent enlevées de sa poche de veste.

ATROCITÉS ALLEMANDES.—Les correspondances de Boulogne font des récits épouvantables des cruautés exercées par les détachements prussiens. Les villages sont brûlés, les francs-tireurs fusillés de sang-froid, les femmes violées et assassinées. A Menard-le-Château (Loir-et-Cher) un petit détachement de Bavaurois, qui avait commis d'horribles excès dans le voisinage, ayant été cerné et forcé de se rendre, les paysans ont flagellé jusqu'à la mort l'officier subalterne qui commandait cette force, puis ils ont pendu ses hommes jusqu'au dernier.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Alors, je continue. La situation de la jeune veuve était donc fort belle pour le présent, mais l'avenir était sombre. La marquise a vingt-sept ans, elle est grande dame jusqu'au bout des ongles, elle aime le luxe, les fêtes, les plaisirs; les deux cent mille livres de rente du défunt, qui avait toujours vécu en Harpagon et contrairement sa jeune femme à vivre de même au fond de son vieil hôtel de Nantes, arrivaient donc bien à point pour satisfaire ces goûts dispendieux de la charmante veuve, mais on devait songer que quatorze ans plus tard il faudrait dire adieu à cette fortune. Or, la marquise aurait eu quarante et un ans le jour où elle aurait dû rendre à sa fille la jouissance de ses revenus princiers. Quarante et un ans! l'âge où les charmes de la jeunesse fuient sans retour, et où la femme à le plus besoin de luxe et de bien être, partant de richesses pour se procurer l'un et l'autre. Le ciel seul pouvait venir en aide à la marquise et lui assurer le bien-fonds de ce dont elle n'avait que momentanément l'usufruit. Je dis le ciel, continua Fouché en appuyant sur ce mot avec une intention évidente, parce qu'effectivement c'était le ciel qui, en envoyant à Mlle Berthe ses saintes lumières, en la douant d'une vocation irrésistible pour la vie religieuse, pouvait conserver à la marquise l'héritage du défunt. A quinze ans, Mlle Berthe devenait, par l'effet même du testament, maîtresse absolue de ses biens. Supposez un instant cette jeune personne entraînée par une force invincible vers l'existence mystique du couvent; supposez, qu'en dépit de sa richesse, de sa beauté, des prières de sa famille, elle veuille prendre le voile; sa dot payée, que lui deviennent les biens de la terre? qu'est pour elle la fortune? Vanité des vanités! Quoi de plus simple alors que, maîtresse absolue de ses biens, elle dispose de ces biens en faveur de sa mère? Ce serait là la chose du monde la plus naturelle. Qui donc pourrait y trouver à redire? Personne! Est-ce votre avis, monsieur le comte?

—Mais parfaitement, dit Edouard en se renversant sur son fauteuil avec une tranquillité apparente, sous laquelle Fouché s'efforçait, mais en vain, de trouver le trouble qu'il semblait espérer.

—La marquise, à laquelle ces pensées ne vinrent jamais, j'en suis convaincu, reprit Fouché, songea, en bonne et excellente mère, que la religion, étant la suprême force et conduisant invariablement au salut, devait être de bonne heure inculquée dans l'âme de l'enfant. Résolue à quitter Nantes pour se rendre à Paris, elle confia donc sa fille à deux femmes bien connues pour leur dévotion fervente, et réputées pour faire bon nombre de prosélytes. Puis, tranquille désormais sur Mlle Berthe, la marquise, son veuvage expiré, accourut à Paris, où elle est encore en ce moment, jouissant, en femme intelligente de ses magnifiques revenus. Durant trois années, c'est-à-dire jusqu'au mois de juin dernier, tout alla bien. Mlle Berthe, écrivait-on à sa mère, grandissait à vue d'œil et devenait un véritable ange de grâce et de beauté; rien de plus délicieux que cet enfant. La marquise, enchantée des nouvelles qu'elle recevait, continuait de mener sa brillante existence, et bientôt même on parla de sa prochaine alliance avec l'un des plus élégants seigneurs de la cour. C'était d'autant plus beau pour Mme d'Horigny, que la clause du testament qui la déposait lorsque sa fille aurait atteint la quinzième année, rendait tout union difficile. Le seul malheur réel suspendu sur la tête de la marquise, était que sa fille vint à mourir avant d'avoir ses quinze ans accomplis, puisque dans ce cas la fortune revenait immédiatement à la nièce de M d'Horigny.

—Eh bien? fit le comte en voyant Fouché s'arrêter dans son récit.

—Eh bien, monsieur le comte, reprit le professeur, ce malheur si redouté par la femme et par la mère, ce malheur qui devait à la fois frapper le cœur et la position sociale du plus rude des coups, ce malheur irréparable, enfin vient de s'accomplir au moment où personne ne pouvait s'y attendre.

—Comment? fit Edouard sans sourciller.

—Mlle Berthe est morte.

—En vérité?

—Elle est morte il y a quinze jours, à Saint-Nazaire, entre les bras des deux dévotes femmes qui l'élevaient avec soin au-dessus de tous éloges.

—Elle a donc été malade?

—Elle était indisposée depuis le milieu de juin dernier main on ne pouvait supposer que cette indisposition, qui semblait légère, eût un résultat aussi fatal.

—Et quand avez-vous reçu cette nouvelle, monsieur Fouché?

—Il y a deux jours, monsieur le comte.

—Et pourquoi vous a-t-on écrit ce douloureux événement.

—Parce que, si mon père s'est occupé des affaires de Mme la marquise d'Horigny, je suis en relation, moi, avec le frère du défunt, le baron d'Adore, et vous comprenez que la mort de Mlle Berthe, qui met en possession la fille aînée du baron d'une fortune magnifique, est un événement qui intéresse au plus haut point la famille.

—Sans doute, je comprends cela; mais ce que je ne comprends pas et ce que je vous prie en grâce de m'expliquer, c'est le motif qui vous a guidé pour venir me faire part de cette mort, à moi qui suis étranger à la famille d'Horigny, au lieu de vous adresser directement à la marquise elle-même.

—Oh! monsieur le comte, dit Fouché en regardant fixement Edouard, est-il donc bien nécessaire de vous expliquer ce motif?

—Mais oui, monsieur.

—Alors je vais le faire....

—Je vous en serai obligé, répondit le comte en soutenant sans faiblir le feu qui jaillissait des prunelles ardentes de son interlocuteur.

—Je sais d'une manière positive, reprit Fouché, que monsieur le comte est le meilleur des amis de Mme la marquise d'Horigny.

—Après? demanda Edouard.

—Le coup qui la frappe est tellement douloureux qu'il faut, selon moi, toute la délicatesse d'une main aimée pour le porter. C'est à ce titre que je me suis adressé à monsieur le comte.

Edouard s'inclina.

—Ensuite... continua Fouché.

—Ah! il y a ensuite? dit le comte en souriant.

—Ensuite, comme Mlle d'Adore hérite de sa cousine en vertu de la clause du testament du marquis et que Mme la marquise est en possession de l'héritage, les gens d'affaires du baron ont pensé qu'il était indispensable d'avoir recours à la formalité des scellés.

—Ah! ah! fit Edouard en lançant à Fouché un regard ironique. Après?

—Mais, ajouta Fouché, comme la famille d'Adore, tout en voulant obéir à la loi, désire de ne pas ajouter encore à la douloureuse situation de la marquise, l'on m'a prie de venir vers vous, monsieur le comte, de vous annoncer que cette désagréable opération de l'apposition des scellés devait avoir lieu après-demain, et de m'adresser à votre amitié pour la pauvre mère, afin de vous engager à l'éloigner de son hôtel durant cette pénible journée.

—Alors, monsieur Fouché, c'est bien là le double but de votre visite?

—Oui, monsieur le comte?

—Vous n'aviez pas autre chose à m'apprendre?

—Non, monsieur le comte.

—Et vous désirez naturellement connaître ma réponse?

M. Fouché fit un signe affirmatif.

—Et bien! fit tout à coup le comte après un moment de silence et en partant d'un joyeux éclat de rire contrastant étrangement avec le sujet de la conversation qui venait d'avoir lieu, eh bien! cher monsieur Fouché, ma réponse, la voici: je ne dirai rien à la marquise, je ne veux me mêler en rien de cette affaire, et si vous êtes chargé d'aller opposer les scellés dans son hôtel en vertu de droits que vous prétendez avoir, je vous engage à faire la démarche; mais je vous conseille, vous et vos procureurs, de vous faire dûment escorter, car il pourrait fort bien vous arriver, après être entrés par les portes, de déguerpir par les fenêtres.

—Vous dites? fit Fouché en se redressant.

—Ah! ah! vous ne comprenez pas à votre tour?

—Je l'avoue.

—Alors, cher monsieur Fouché, à moi de m'expliquer. Mais, avant tout, continua le comte avec l'accent le plus gai et le plus persifleur, permettez-moi de vous donner encore un conseil. Vous m'avez dit que vous étiez professeur?

—Oui, monsieur.

—Eh bien! ayez grand soin d'enseigner à vos élèves ce que je vais enseigner à vous-même: dites leur, et mettez-leur bien ceci dans la tête, cher monsieur Fouché, que le plus niais et le plus sot de tous les métiers est, sans contredit, celui de dupe.

—De dupe! dit Fouché en tressaillant violemment, tandis que son visage perdait son expression glaciale pour se couvrir subitement d'une rougeur légère. A quel propos cette expression, monsieur le comte?

—A propos de vous, monsieur Fouché, répondit Edouard ériant de plus belle.

XXXIII.—(Suite.)

—Monsieur le comte, dit Fouché en reprenant la gravité et l'impassibilité dont il s'était un moment départi, j'ai l'honneur de vous répéter que je ne comprends pas.

—Allons, cher monsieur Fouché! fit Edouard sur un ton de commiseration moqueuse, ne vous roidissez pas ainsi contre l'événement. Une mystification n'est que chose commune.

—Une mystification! répéta Fouché.

—Eh oui! N'allez pas vous en fâcher, cher professeur; n'allez pas me donner un *pensum*, je n'y suis pour rien.

—J'attendrai qu'il plaise à monsieur le comte de parler sérieusement.

—Eh bien! il me plaît, dit Edouard. Voyons, au fait! Vous voulez que je prévienne la marquise, n'est-ce pas, qu'un grand malheur vient de la frapper?

—Oui, monsieur.

—Qu'elle a perdu sa fille et qu'elle va perdre sa fortune?

—C'est bien cela.

—Voilà ce que je refuse de faire.

—Peut-on demander pourquoi?

—J'autorise la demande et vais vous faire la réponse. Je refuse, parce qu'aucun malheur n'a frappé Mme d'Horigny.

—Comment?

—Parce que sa fille est en excellente santé.

—Mais....

—Et qu'elle n'est nullement menacée de se voir arracher sa fortune! continua le comte sans daigner faire attention à l'interruption de Fouché.

—Cependant cette lettre, dit celui-ci en tirant de sa poche un papier qu'il ouvrit et plaça sous les yeux du comte, cette lettre annonce bien la mort de Mlle Berthe: elle porte la date du 4 juillet, et la signature du secrétaire du baron d'Adore.

—Lequel habite?

—A dix lieues de Saint-Nazaire.

—Très-bien.

(A continuer.)